

Les singularités de l'exposition de la philosophie de l'histoire dans l'encyclopédie de
Hegel
par Jacques D'Hondt

En 1837, Eduard Gans publia les Leçons sur la philosophie de l'histoire de Hegel, accomplissant ainsi la mission qui lui avait été confiée par les « amis du défunt ». La mise au point de ce livre lui avait coûté beaucoup de peine, il avait dû surmonter maint obstacle. Aussi, après les avoir rappelés, manifeste-t-il sa joie et sa fierté en conclusion de sa « Préface » : « Du moins, les Quatre Âges du Monde de Hegel sont parus. » (Die Hegelschen vier Weltalter sind wenigstens erschienen ^{1.})

L'effacement des « Âges du Monde »

On comprend l'étonnement et le désarroi des lecteurs qui, après avoir parcouru ses Leçons, publiées par Gans, ou encore mieux, la volumineuse édition de la Philosophie de l'histoire par Lasson, s'adressent maintenant au chapitre de Hegel consacré prétendument à l'Histoire mondiale, dans son Encyclopédie : il n'y trouvent aucune trace des fameux « Âges du Monde », ou des quatre « Empires mondiaux », ou même tout simplement des quatre « Mondes » dont la description et la dialectique formaient la substance des Leçons. Ces mots eux-mêmes ont disparu.

Une première conséquence étrange de cette omission énorme, c'est que, dans l'Encyclopédie, Hegel n'évoque que d'un mot une notion pourtant importante à ses yeux, celle de développement par degrés (Entwicklungsstufen), sans rien dire de ces degrés, ni les énumérer, ni les nommer. Ailleurs, il dit que « ces degrés sont les principes fondamentaux du processus » ^{2.}

Est-ce que ce sont les degrés tels que Hegel les entendait dans la Phénoménologie ? Cela se justifierait précairement par le fait que dans les deux cas l'aboutissement est l'Absolu. Faut-il croire qu'ils sont les quatre « Âges du Monde », comme dans la Philosophie de l'histoire ou comme dans la Philosophie du Droit ? Mais alors pourquoi ne pas les nommer ? À la lecture de l'Encyclopédie, on pourrait facilement penser que Hegel les assimile aux « esprits des peuples » (Volksgeister) qui, ailleurs, leur sont subordonnés. Mais dans ce cas on ne voit plus du tout à quel « principe » correspond chaque degré, et d'ailleurs Hegel ne donne même pas à titre d'exemple le nom d'un de ces peuples qui pourrait constituer ici, à lui seul, un degré. Il est bien difficile de dire à quelle conception des degrés il s'arrête en définitive.

Il ne peut plus être question, dans l'Encyclopédie, d'une correspondance de ces degrés avec des catégories logiques, telle qu'elle est établie dans les Leçons pour chacun des « Mondes » : oriental, grec, romain, chrétien-germanique. Pas question non plus de l'entrée en contradiction de chacun d'eux avec son principe, le temps passant. Or chacun d'eux devrait naître nécessairement du dépassement de celui qui le précède, chacun d'eux devrait jouir à son tour d'une domination (Herrschaft) mondiale. Dans l'Encyclopédie, le mouvement même de l'histoire, en son principe, s'éclipse.

Avec les « Âges », les « Empires », les « Degrés », s'estompe aussi une des notions auxquelles Hegel semble ailleurs tenir le plus, celle de l'unité profonde de chaque formation historique : « Il faut tenir fermement à cette idée qu'il n'existe qu'un seul esprit, un seul principe qui s'exprime dans l'état politique comme il se manifeste dans la religion, dans l'art, la moralité, les mœurs sociales, le commerce et l'industrie en sorte que ces diverses formes ne se trouvent être que les branches d'un seul tronc. C'est là

l'idée principale. L'Esprit est un, c'est l'esprit substantiel d'une période, d'un peuple, d'un temps... »³

Dans les Leçons, et aussi dans le résumé de la Philosophie du Droit, Hegel insiste sur l'articulation dialectique des divers « Mondes » l'un à l'autre. Il sait que l'on attend de lui le témoignage de la logicité et de la nécessité du développement historique.

Cette exposition des quatre « Âges du Monde » occupe 345 pages de l'édition Gans, 411 pages de l'édition Glockner, 658 pages de l'édition Lasson. De tout cela, il ne reste pas un mot dans l'Encyclopédie en abrégé. Celle-ci traite certes utilement, mais avec une concision cruelle, de quelques notions importantes reprises de cette « Introduction » aux Leçons à laquelle on a donné le titre de La Raison dans l'histoire et qui, dans l'édition Gans, comprend à peu près cent pages.

L'Encyclopédie ne fournit pas une esquisse de la Philosophie de l'histoire, mais seulement un aperçu de l'« Introduction » à cette Philosophie de l'histoire. Or, c'est l'histoire mondiale elle-même (Weltgeschichte), et non pas une introduction à son récit, qui doit conduire à la conscience de la liberté et à l'Absolu. L'Encyclopédie court-circuite tout le cheminement historique et ne peut donc expliquer, même sommairement, son aboutissement. On peut appliquer à la pauvre Weltgeschichte de l'Encyclopédie les paroles fameuses de la Phénoménologie : « La chose, en effet, n'est pas épuisée dans son but, mais dans son actualisation ; le résultat non plus n'est pas le tout effectivement réel ; il l'est seulement avec son devenir ; pour soi, le but est l'universel sans vie, de même que la tendance est seulement l'élan qui manque encore de sa réalité effective, et le résultat nu est le cadavre qui a laissé la tendance derrière lui. »⁴ Un cadavre !

Bien entendu, un Abrégé doit abréger ! Mais Hegel a effectué une toute autre opération : il a supprimé ce qui aurait dû être l'essentiel de ce chapitre de l'Encyclopédie. Comment mettre en évidence des articulations s'il n'y a plus de membres à articuler ? Le chapitre de l'Encyclopédie mérite-t-il alors encore son titre d'« Histoire mondiale » ?

L'Encyclopédie et notre temps

Le constat d'une métamorphose aussi ample – et choquante parce que Hegel ne la signale pas lui-même – incite le lecteur à une comparaison plus attentive de ce chapitre avec du moins l'« Introduction » à la Philosophie de l'histoire, à laquelle il semble se référer uniquement. Il découvre alors des singularités remarquables de ce chapitre, qu'il n'est pas possible d'énumérer et d'examiner toutes ici. On n'en retiendra que quelques-unes, à titre d'exemple, en négligeant volontairement de rappeler tout ce qui, par ailleurs, se rencontre semblablement dans les deux ouvrages.

En effectuant cette opération, il convient d'oublier d'abord, ou d'essayer d'oublier notre propre décalage historique par rapport au texte hégélien. On y trouve beaucoup d'opinions auxquelles le développement historique, depuis Hegel, a apporté un démenti. Peu de textes hégéliens ont autant vieilli. Qui donc, en notre temps, se référerait encore à un « Esprit du monde » (Weltgeist) comme terme ultime d'explication ? Qui donc ressentirait le besoin d'une « garantie religieuse » de l'État, sauf dans des pays où des intégristes religieux sont au pouvoir : mais là, ils ne font pas dépendre, en général, la validité de l'État de la conception luthérienne de l'hostie, comme le fait Hegel. Il y a de nombreux États qui s'affirment, se combattent parfois les uns les autres, et dont les milliards de citoyens n'ont aucune idée de ce que peut être une hostie. Pour accepter les idées sur l'État et l'histoire, telles qu'elles sont présentées dans l'Encyclopédie, il ne faudrait être ni athée, ni agnostique, ni bouddhiste, ni musulman, ni catholique. Il

faudrait être luthérien, mais d'une catégorie de luthériens philosophes dont Hegel lui-même dit qu'elle se réduit à un petit « clergé ». Finalement, elles ne peuvent s'appliquer qu'à une Prusse idéalisée, qui n'est certes pas, à l'époque, la puissance dominante dans le monde. Et Hegel développe une telle doctrine religieuse de l'État dans un pays qui doit une grande part de son prestige à Frédéric II, le roi athée que Hegel admire par ailleurs !

Il n'en reste pas moins, évidemment, que la doctrine de Hegel offre encore pour nous une grande richesse d'enseignements. Comme pour tant d'autres grandes philosophies, la péremption n'exerce pas à son égard une action annihilante.

Reste alors la tâche de déterminer, approximativement, les caractères particuliers que revêt cette doctrine dans l'Encyclopédie, par rapport à ses autres expressions, à ses conditions et exigences intrinsèques, et dans la situation de son temps.

Hegel traite ici de l'histoire mondiale avec une rapidité extrême. Il semble bien que son but n'est pas d'en rappeler le cours, les conditions concrètes, le contenu, mais de s'en débarrasser, ou, comme il dit, de s'en « libérer », le plus économiquement possible.